

Jean-Marc E.Roy, réalisateur *Des histoires inventées*

Michel Coulombe

Volume 36, numéro 4, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88972ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (2018). Jean-Marc E.Roy, réalisateur *Des histoires inventées*. *Ciné-Bulles*, 36(4), 18–24.



Photo : Eric Perron

Entretien Jean-Marc E.Roy, réalisateur **Des histoires inventées**

« Ma prémisse, c'était d'imaginer que tous ses personnages habitent la Rive-Sud et que Forcier les croise. »

MICHEL COULOMBE

Jean-Marc E.Roy fait partie du paysage du court métrage québécois depuis le début des années 2000. Faux documentaires, fictions, webséries, il travaille parfois seul, souvent en duo avec Philippe David Gagné, son associé des 10 dernières années. Ensemble, les cinéastes du Saguenay ont notamment signé les courts métrages **Bleu tonnerre** et **Crème de menthe**, respectivement sélectionnés à la Quinzaine des réalisateurs en 2015 et en 2017. Dans le premier, un film chanté, un homme (Dany Placard) monte à nouveau sur le ring avant de revenir à la femme qu'il aime. Dans le second, une jeune femme (Charlotte Aubin) rentre au Saguenay pour les funérailles de son père dont elle doit vider, en peu de temps, la maison encombrée. Jean-Marc E.Roy mène, avec **Des histoires inventées**, plongée dans l'univers du cinéaste André Forcier, son projet le plus ambitieux, au carrefour de la fiction et du documentaire. Pour le cinéphile lambda, le réalisateur d'**Au clair de la lune** et de **Coteau rouge** se prénomme André. Lui l'appelle plutôt Marc-André (son prénom de naissance), ce qui est réservé à la garde rapprochée du cinéaste. Son film témoigne de cette amitié.

Ciné-Bulles: Pourquoi avez-vous souhaité faire un film sur le cinéma d'André Forcier ?

Jean-Marc E.Roy: Son cinéma est la raison pour laquelle je fais des films. Quand je suis sorti du cégep, j'ai fait un an au Conservatoire de théâtre et j'ai eu la chance de revoir **Une histoire inventée**. J'ai eu une épiphanie: on pouvait faire du cinéma autrement! Mon envie de faire du cinéma est indissociable de ce film de Forcier.

Est-ce la première manifestation de votre affection pour ce cinéaste?

Tout le long de mon parcours scolaire, j'ai dédié des travaux à Forcier! En 2006, on s'est rapproché, Marc-André et moi. J'ai habité chez lui, on est devenus des amis proches. Aujourd'hui, je fais partie des cinq personnes qui peuvent lui dire: «Ça fera!» Marc-André est un peu comme un œuf. Il a une grosse coquille, mais dès qu'on la casse, on nage dans le moelleux. On a travaillé sur deux scénarios dont «Gus», duquel on retrouve des éléments dans **Je me souviens** et dans **Coteau rouge**.

*Comment l'idée **Des histoires inventées** est-elle née?*

Au début, je voulais travailler avec Linda Pinet, conjointe et productrice des plus récents films de Forcier, à la réédition de certaines de ses œuvres. De fil en aiguille, j'ai eu envie de faire un film, mais je ne voulais pas de têtes parlantes. Je voulais trouver une manière originale ou différente de faire ce film. Je n'ai pas la prétention de réinventer le documentaire, mais j'ai l'humble volonté de faire du documentaire autrement.

*Vous avez signé quelques documenteurs, dont **Les Frontières de l'asphalte** et **Vivre à 35 milles à l'heure**.*

Je viens de l'école du documenteur. C'est là que j'ai connu mes premiers succès. Mais on ne peut pas en faire toute sa vie. Dès que les gens voient votre nom, ils savent que ce qui s'en vient, c'est de la *bullshit!* C'est essentiel pour moi de pouvoir faire autant de la fiction que du documentaire. Peu importe le genre, on raconte une histoire.

André Forcier a-t-il été facile à convaincre?

Je lui ai proposé le projet en même temps que je lui disais que je le déposais et que je voulais qu'il

me signe une lettre d'autorisation. Quand le film sera présenté à Montréal, cela fera six ans que j'y travaille. Entretemps, j'ai essayé quatre refus de la SODEC! On m'a dit que le film était trop niché. Je ne pense pas que ce soit dû au fait que ce soit sur Forcier, spécifiquement. Mais faire un film sur un cinéaste qui n'a pas tant rayonné... Forcier est quand même allé à Cannes en 1979 et en 1991. Je



André Forcier dans **Des histoires inventées**

n'ai pas trop compris ce refus répété. Parfois on m'a reproché d'être trop proche de lui, il y avait un risque de complaisance; parfois on m'a dit que la forme ne tiendrait pas la route ou qu'il n'y aurait pas de public. J'ai eu plus de difficulté à digérer le troisième refus que le quatrième, car c'est à ce moment que j'ai réalisé que je devrais encore faire un film en demandant des services à des *chums*. Tourner avec des pinottes, à bout de bras, sans payer mon monde.

Saviez-vous dès le départ que vous recréeriez des scènes des films de Forcier?

Je savais que je voulais faire un documentaire en voix *off*. J'ai d'ailleurs tourné **Nevermind** avec Sophie Cadieux en me demandant, puisque je préparais **Des histoires inventées**, si un film pouvait tenir sur une voix *off*. Le film a fait le tour du monde. Au départ, on ne devait pas voir Marc-André, mais n'entendre que sa voix. J'étais prêt à me tirer une balle dans le genou en ne faisant que des entrevues de lui en audio, sans image. Heureusement, on m'a convaincu de prendre une caméra, car chaque fois qu'on le voit dans le film, c'est payant, ça l'humanise, ça facilite les transitions. Je savais aussi que j'allais recréer des scènes de ses films, que l'emploi du temps des comédiens



ferait du tournage un casse-tête et que je ne dirais pas tout à Marc-André. Quelques jours avant le tournage, je lui ai expliqué le concept. Je voulais lui réserver des surprises.

Il n'est pas facile à interviewer. Comment vous y êtes-vous pris?



J'avais fait des séances de préentrevues quelques années avant. Comme j'ai habité chez lui et que nous avons travaillé ensemble pendant quelques mois, comme je suis un peu autiste, en tout cas je retiens beaucoup de choses, tout ça m'a servi. Le film est très scénarisé. Si l'on comparait le film à la version papier, on constaterait que ça n'a pas trop bougé. J'ai isolé les thématiques qui m'intéressaient dans chacun de ses films et j'ai déterminé les sujets d'entrevue. Ça s'est étalé sur deux grosses journées de sept ou huit heures durant lesquelles j'ai tiré de tous bords tous côtés sans respecter la chronologie. Quand je voyais que ça piétinait, je le lançais sur autre chose. S'il y avait des anecdotes, elles concernaient surtout le film qu'il préparait, celui qu'il vient de tourner, **La Beauté du monde**, et je ne voulais pas en parler, puisque c'est là-dessus que se termine **Des histoires inventées**. Ce refus l'a un peu froissé.

Ses déclarations en entrevue, notamment son mémorable passage à Tout le monde en parle, ne lui ont pas toujours rendu service.



Cette entrevue et aussi une autre à la radio. À cette époque il était en guerre ouverte avec Joëlle Levie, patronne à la SODEC. Dans mon film, il évoque cette image de gars fâché. On ne pouvait pas faire l'autruche. L'une de ses premières répliques dans le film m'est adressée. Il se montre un peu arrogant avec moi. Il parle d'une nuance et me demande si je la comprends. J'ai gardé ça parce que dans la vie, il bave les gens qu'il aime. S'il tape constamment sur un clou, c'est qu'il t'apprécie!

Dans le film il parle surtout du cinéma, de son univers, de ses personnages.



Je vois son entrevue comme une classe de maître sur la construction d'un personnage. La notion de personnage était d'ailleurs à la base de tout le film. Ma prémisse, c'était d'imaginer que tous ses personnages habitent la Rive-Sud et que Forcier les croise. Marc-André condense divers traits de caractère dans un seul personnage. Ses

André Forcier fréquente ses univers dans **Des histoires inventées** : *Je me souviens*, *Une histoire inventée*, *L'Eau chaude*, *l'eau frette* et *Bar salon*

personnages sont des concentrés. Je me suis demandé comment il les regarderait aujourd'hui. Dans le film, j'ai réussi à le rendre émotif. Le rapport privilégié que j'ai avec lui, ce rapport qui déplaçait à la SODEC, m'a servi.

Cigares, verres fumés, le cinéaste apparaît lui-même comme un personnage.

S'il était ici, il aurait ses verres fumés. J'ai beaucoup joué sur la fumée, c'est payant. Esthétiquement je trouve ça intéressant. Mais il ne fume jamais autant que ça dans la vie. On fume dans tous mes films. Peut-être parce que je suis fumeur...

Dès les premières images, vous montrez les coutures, la claquette. Vous nous dites qu'il s'agit bien d'un film.

C'est une idée du monteur, Philippe David Gagné. L'une des rares choses du film qui n'était pas dans le scénario. Dès le début, on dit au spectateur que ce qu'il va voir est de la fiction, créée de toutes pièces. Marc-André s'adresse à moi trois fois dans le film et je trouvais ça important. Je ne voulais pas prendre plus de place. J'apparais quand même dans la scène de **Night Cap** où je dis les « Je vous salue Marie ». On aurait dû y voir Jacques Thisdale, mais quand je l'ai approché, il venait d'enterrer celle avec qui il avait été marié pendant 45 ans. Il aurait été incapable de tourner dans un salon funéraire.

Dans votre film, le cinéma de Forcier renaît sous une forme nouvelle. Comment avez-vous choisi les scènes?

Je me suis donné un défi. Je n'ai pas revu les films de Forcier avant d'écrire les scènes que j'en ai tirées. Je l'ai fait de mémoire, pour créer un décalage, sans chercher à les calquer plan par plan. Il y a quelques répliques d'origine, mais comme j'étais limité financièrement, je devais éviter les scènes trop dialoguées, d'autant que je ne voulais pas que ça entre en conflit avec la narration. Quand même, je respecte l'esprit des films. J'ai dû tourner deux scènes par jour. L'équivalent de 14 courts métrages en 9 jours! On avait un budget pour 9 jours, on a réussi à l'étirer jusqu'à 11, puis on a tourné une journée de plus. Là-dessus, il y a deux jours d'entrevue et une journée consacrée à la scène d'introduction et à celle de clôture. Comme le film a été fait avec l'aide des conseils des arts, je devais

être le producteur. C'est ma nouvelle compagnie, La Boîte de pickup, qui produit. La précédente se nommait Les Vues du Wyoming.

Y a-t-il des scènes de tous les films?

Tous.

Pourquoi n'avez-vous pas respecté l'ordre chronologique?

Ça n'apportait rien. L'ordre a été établi en fonction des thématiques. **Bar salon** est un film introspectif sur la famille, la succession. Je ne pouvais pas commencer avec ça. J'ai plutôt choisi **Kalamazoo**, et c'est quasiment une scène du film puisque j'ai repris une scène tournée dans le parc Marie-Victorin avec Tony Nardi et Gaston Lepage, et que je l'ai fait jouer à Marie Tifo et Rémy Girard. Plus ça avance, plus les références se mélangent. Dans la scène de **Bar salon**, on voit des figurants-mannequins qui viennent tout droit du **Vent du Wyoming**. Quand Marc-André met du vinaigre sur ses frites dans **L'Eau chaude, l'eau froide**, il s'agit d'un emprunt à **Retour de l'Immaculée Conception**.

Ces changements ne gênaient pas André Forcier?

Il tripait comme un enfant. Je ne voulais pas refaire ses films, mais m'en inspirer. Dans le club de boxe, les actions sont semblables à celles du **Vent du Wyoming**, mais dans le film d'origine, Donald Pilon n'entraîne pas France Castel. Je devais tenir compte de la disponibilité des lieux et des acteurs. Parfois j'ai dû laisser tomber mon idée de départ. Éric Bruneau, qui jouait dans deux séries télé en même temps au moment du tournage, n'est pas parvenu à se libérer. Pour inclure Marc Messier dans le film, j'ai dû tourner à minuit après une représentation de *La Mort d'un commis voyageur*.

Vous avez même fait une place aux disparus.

C'était important que Guy L'Écuyer soit dans le film, tout comme le scénariste Jacques Marcotte. Il était vivant quand j'ai commencé le film, il devait y être. Après un long *hiatus*, il venait de faire la paix avec Marc-André. Ils avaient même eu une première séance d'écriture pour un nouveau projet.

Aviez-vous prévenu André Forcier du contenu des scènes et des acteurs qu'il allait retrouver?

Il recevait les feuilles de service alors il savait où l'on allait tourner. Ça ne lui suffisait pas, il essayait constamment de tirer les vers du nez aux membres de l'équipe. Comme il n'arrêtait pas de me demander si Roy Dupuis allait être là, j'ai fini par lui dire que oui, pour le rassurer. Marc-André n'avait pas de texte à apprendre. Ce qu'il devait faire dans chaque scène était très simple, il n'avait pas besoin de répéter. Il n'avait pas revu certains acteurs depuis longtemps, par exemple Michel Barrette et Rémy Girard depuis la sortie de **Je me souviens** en 2009. En tournant avec eux, j'ai compris pourquoi Rémy Girard, Michel Côté et Marc Messier travaillent autant depuis toutes ces années. Ils sont bons!

*Placé en retrait de la scène de **Kalamazoo**, André Forcier s'y contente d'un rôle d'observateur. Par la suite, il joue un rôle de plus en plus actif jusqu'à recevoir les condoléances dans une scène de **Night Cap**.*

Au moment de tourner cette scène, Marc-André a craqué quand il a vu les photos de ses trois amis disparus, Guy L'Écuyer, Jacques Marcotte et Hugues Migneault. Ce qu'il dit, enregistré plus tôt, tombe pile. Il a fait le ménage de son carnet d'adresses, il y a bien des morts...

*Vous évoquez **Acapulco Gold**, film maudit.*

Je n'avais le droit de ne rien dire et de ne rien montrer puisqu'il y a eu une injonction. Je n'avais pas le droit de mentionner le mot Elvis, mais je pouvais montrer un *personnificateur*. **Acapulco Gold** a été présenté deux fois, puis Presley inc. est intervenu pour en empêcher la diffusion. Marc-André a tout perdu dans cette affaire. Il a été obligé de déménager. Ça l'a beaucoup affecté.

*Quand vous mettez en scène l'arrivée de Marc Messier dans le taxi d'**Une histoire inventée**, vous vous appropriez complètement l'univers du cinéaste.*

Surtout que je mets du Marcel Martel — M. Marcel Martel! —, qui est un terrain commun que j'ai avec Marc-André. Quand je lui ai présenté le film, on s'est mis tous les deux à chanter la chanson à tue-tête! Une de mes scènes préférées du *corpus* de Forcier vient de ce film. Assis sur un lit, Jean Lapointe dit: « Pas de gêne, fais comme chez vous, pisse dans le lavabo. » Marc Messier pisse

effectivement dans le lavabo en tenant ses canettes de bière. C'est magnifique! Jean Lapointe devait être dans mon film, mais ce matin-là, il était incapable de se lever. C'était le premier jour de tournage. Heureusement, Charlotte Aubin était là. Elle devait jouer la serveuse. Me rappelant la scène de l'électrocardiogramme de **L'Eau chaude, l'eau frette**, je lui ai proposé de jouer la petite Lison et j'ai demandé que l'on me trouve un voltmètre ou quelque chose du genre. C'est la seule entorse à la règle que je m'étais fixée. Charlotte Aubin n'a jamais joué dans un film de Forcier.

Tous ceux que vous avez approchés, sauf conflit d'horaire, ont accepté?

Tous sauf un. (silence)

Qu'aurait fait Jean Lapointe?

On aurait découvert un homme de dos habillé en *shylock* et l'on aurait vu Jean Lapointe et Marc-André prendre un café ensemble pour se remémorer des magouilles.

*Revenons à Roy Dupuis. La première fois qu'il est évoqué, dans une scène de **Coteau rouge**, on ne le voit pas et l'on se dit qu'il n'a pas pu participer au film et que vous faites de votre mieux pour lui faire une petite place.*

(Éclat de rire) On a retrouvé le costume qu'il portait dans le film. Madeleine Tremblay, qui a souvent travaillé avec Marc-André, nous a permis d'utiliser quelques costumes de ses films, dont celui que porte Rémy Girard dans **Kalamazoo**. Les experts les reconnaîtront. Marc-André regardait tout ça avec amusement. Je joue d'abord sur l'absence de Roy Dupuis, puis il apparaît dans une scène des **États-Unis d'Albert**. Le lieu de tournage, des dunes situées à Saint-Polycarpe, était magique, mais il faisait très froid!

Fait rare dans le cinéma au Québec, Forcier a formé une troupe d'acteurs.

Je peux nommer une douzaine d'acteurs qui se joindraient à cette troupe demain matin!

D'où vient cette affection de la part des acteurs?

Quand on entre dans le moelleux, on est heureux avec Marc-André. Les acteurs aiment sa folie, son



Une scène du film **Des histoires inventées** qui évoque **Les États-Unis d'Albert** : André Forcier et Roy Dupuis dans les dunes

univers, imparfait mais unique. Ils savent qu'ils n'auront jamais l'occasion de jouer des personnages comme ceux-là dans d'autres films que les siens. Ce n'est pas l'être le plus sympathique sur un plateau et il ne tourne rien de superflu, mais la fidélité est mutuelle.

*Le jeu de miroirs entre l'œuvre de Forcier et ce que vous en faites atteint un sommet quand vous évoquez **La Comtesse de Baton Rouge**. On y voit Robin Aubert, assis devant le réalisateur, se regarder dans un film où il l'a remplacé au pied levé dans son propre rôle.*

François, le fils de Marc-André, est avec eux dans la salle. Trois générations de Marc-André regardent le film ensemble! À l'écran, on voit Mark Krasnoff, l'homme-canon, rôle principal d'**Acapulco Gold**, un ami de Marc-André qui s'est suicidé en 2006. C'est une scène méta! L'une des plus difficiles à monter.

(Le téléphone sonne. Jean-Marc prend l'appel. C'est André Forcier!)

Y a-t-il des traces de votre affection pour le cinéma de Forcier dans vos courts métrages?

Je ne crois pas, mais dans ce que j'écris actuellement, oui. Ce qui fait Forcier, ce sont des situations improbables et des personnages plus grands que nature, ce qui ne ressemble pas à mes films. L'influence se fait sentir autrement. C'est parce que j'ai vu Pascale Montpetit dans **Embrasse-moi comme tu m'aimes**, où elle volait le show, qu'elle

joue dans **Forêt noire**, le court métrage que je viens de tourner avec Philippe David Gagné. C'est une coproduction avec la France dont l'histoire se passe dans le Jura. On a tourné le film à Laterrière.

Deux de vos films ont été sélectionnés à la Quinzaine des réalisateurs. Est-ce la récolte de cette consécration cannoise?

Nous avons été sélectionnés deux fois en trois ans à la Quinzaine, ce qui n'était encore jamais arrivé. La coproduction est venue de Canal+ qui avait acheté **Nevermind**. Comme il nous avait fallu présenter **Bleu tonnerre** quatre fois à la SODEC, nous avons choisi de faire **Crème de menthe** avec les conseils des arts, sans la SODEC, pour ne pas perdre autant de temps. On a passé un coup de fil à Canal+ pour vérifier s'il y avait possibilité de préachat. Réponse positive. En plus, on m'a proposé un scénario de film fantastique dans lequel un homme se transformait en vache. Je ne sais pas faire ce genre de chose. Quand on nous a approchés l'année d'après avec un projet de polar, Philippe David et moi avons adapté le scénario pour le tourner à Laterrière.

Y a-t-il des avantages à travailler au Saguenay?

Je ne viens pas du Saguenay. Je suis né à Greenfield Park, j'ai grandi à Brossard, j'ai étudié à Montréal. Je vis au Saguenay depuis 17 ans. Travailler au Saguenay, c'est un obstacle parce que d'emblée, les gens pensent que l'on habite Montréal. Le montréalocentrisme, parfois... On m'a reproché de ne pas être à un cocktail à Montréal un

mercredi après-midi! Ça représente, aller-retour, 10 heures de route! Quand un studio de postproduction m'appelle pour me demander de passer dans la prochaine demi-heure, je leur demande ce qu'ils n'ont pas compris dans le fait de m'appeler dans l'indicatif 418. C'est généralisé.

Alors pourquoi rester?

Si je veux tourner dans un hôpital demain matin, je vais cogner à la porte de l'hôpital et je tourne. Les gens se connaissent, sont plus réceptifs. N'empêche, on est toujours étiqueté « réalisateur de région », jamais réalisateur. Même Regard, le Festival international du court métrage au Saguenay, présente nos films dans ses soirées régionales. L'étiquette est réductrice. À part les conseils des arts, on ne sent pas d'intérêt. On ne sent pas, pour les régions, la même volonté, la même sensibilité que l'on accorde à la place des femmes ou à celle des autochtones. On ne fait rien pour que l'on ait le goût de travailler en région, surtout à la SODEC où il n'y a que des inconvénients. On ne peut pas signer un document numériquement, il faut se déplacer!

Quel est votre film préféré de Forcier?

Je ne peux pas ne pas nommer **Une histoire inventée**, c'est la raison pour laquelle je fais du cinéma. Mais pour moi son film le plus achevé, son chef-d'œuvre, c'est **Le Vent du Wyoming**. Côté cœur, mon préféré, c'est **Night Cap**. Longtemps, je l'ai regardé trois ou quatre fois par an. Il y a plus de substance dans cette demi-heure que dans bien des longs métrages québécois. C'est mon **Slap Shot**, je connais toutes les répliques par cœur! En me concentrant, je peux réciter **Night Cap** du début à la fin. (Il se lance aussitôt dans une litanie de répliques.) Un jour, j'ai demandé à Marc-André de le revoir avec moi. Il ne l'avait jamais revu. Regarder ce film avec lui dans son sous-sol de Coteau rouge un mercredi après-midi, c'était un peu sur-réel.

Avez-vous une scène préférée?

Les scènes où Donald Pilon se fait bronzer dans **Le Vent du Wyoming** sont d'une tristesse poétique... Je n'ai pas le choix d'y ajouter la scène entre Jean Lapointe et Marc Messier dans **Une histoire inventée**, le film commercial de Marc-André. Tout est surréaliste là-dedans. Tiens, quand j'y pense,

ma scène préférée, c'est celle, dans **Night Cap**, où le personnage de Jacques Thisdale arrive au salon funéraire. Il embrasse une femme et il ne dit rien. Il embrasse ensuite Denise Pelletier et dit: « Ça fait deux ans que j'ai pas embrassé une femme. » Puis, il dit à une jeune comédienne: « Ça fait deux ans que j'ai pas embrassé une belle femme. »

Comprenez-vous pourquoi les films de Forcier ont peu de succès en salle?

Mystère.

Si vous aviez à convaincre les gens d'y aller?

Il faut les voir pour l'univers, le décalage avec la réalité. Forcier prend la réalité et fait un pas à gauche. Ça ouvre des vortex! On se dit: « Ça se pourrait! » Pour ça, il faut se laisser porter par sa plume, ne pas être trop terre-à-terre, accepter de se faire raconter des histoires inventées, accepter qu'un homme-canon puisse être en amour avec une femme à barbe, ou qu'apparaisse une sirène. S'ouvrir l'esprit.

Votre parcours en court métrage est exceptionnellement long. Y a-t-il un long métrage en vue?

Je suis à l'étape de l'écriture et du dépôt pour quelques longs métrages de fiction. J'ai toujours couru plus d'un lièvre à la fois. Aujourd'hui, j'en cours de plus en plus. L'enveloppe reste la même, le nombre de demandeurs augmente constamment. Faire **Des histoires inventées** sans la SODEC m'a coûté cher, physiquement, émotionnellement et monétairement. Je ne veux pas revivre ça.

Fiction, documentaire, comment nommez-vous ce film?

C'est l'un des problèmes auquel j'ai été confronté à la SODEC. Trop fiction pour déposer côté documentaire. Trop documentaire pour déposer côté fiction. J'ai fait une vue sur Forcier! Fondamentalement c'est un documentaire, le principal intéressé nous adresse la parole. Disons un documentaire mis en scène, comme **Ta peau si lisse** de Denis Côté. Un long métrage documentaire tourné en fiction avec un budget de court métrage. (Il éclate de rire.) ☒